



Le compositeur Frank Martin, à gauche, recevait le Prix de musique au Grand Théâtre de Genève. (GENÈVE, AVRIL 1951/MARGRIT BAEUMLIN/PHOTOPRESS-ARCHIV)

# «La Fleur bleue», création mondiale surgie d'un grenier

**ORCHESTRE** Récemment découverte, la partition du compositeur Frank Martin a été ressuscitée à Genève dans un spectacle hip-hop. C'est l'un des clous de l'incroyable *Odyssee Frank Martin* lancée par le chef Thierry Fischer

JEAN-JACQUES ROTH

Il arrive que les commémorations d'artistes donnent lieu à des événements où le sens du devoir l'emporte sur l'élan du désir. Avec «L'Odyssee Frank Martin», c'est l'inverse. Le compositeur genevois né en 1890 à Genève, dixième enfant d'un pasteur, est décédé il y a 50 ans. Même s'il figure comme l'un des musiciens suisses

les plus importants du XXe siècle, personne n'aurait songé à marquer cette date d'une pierre blanche. Le chef Thierry Fischer, lui, a décidé de lui élever une cathédrale, en profitant de cet anniversaire pour jouer et faire jouer l'essentiel de l'œuvre du compositeur. Non pas en un festival ramassé sur quelques jours,



mais au fil des années et des passions réunies autour de lui.

Pas une mince affaire, il le savait. «Il faut ignorer pour agir»: la phrase de Valéry lui a servi de mantra. Il a fédéré tout un comité de compétences qui s'est pris d'amour pour l'entreprise. Et une fondation genevoise bien dotée a accordé les fonds nécessaires au décollage de la fusée. «C'est un processus, explique le chef d'orchestre genevois, dont la carrière se déploie aujourd'hui au Brésil et en Espagne. Tout le monde travaille jour et nuit, la ville et l'Etat de Genève nous aident, mais on ne sait pas si nous parviendrons à faire jouer les quelque 100 œuvres de Frank Martin. Tout est à construire tous les jours.»

L'Odyssée a largué les amarres ce printemps au Bâtiment des Forces Motrices, à Genève, avec une exécution flamboyante d'*In terra pax*, magnifique oratorio que le compositeur a écrit pendant la Seconde Guerre mondiale. On a pu y apprécier le sérieux de l'entreprise, la capacité de Thierry Fischer à fédérer de larges effectifs et la qualité de l'Orchestre Frank Martin composé ad hoc de musiciens issus de la plupart des formations locales. Et où les étudiants de la Haute Ecole de musique de Genève entrent pour un quart de l'effectif. «Ce projet n'est pas seulement destiné à faire aimer la musique de Frank Martin par le public, il est aussi animé par le désir d'en transmettre le feu à la nouvelle génération. Frank Martin, il faut le jouer pour l'aimer. C'est une musique illuminée et illuminante», explique Thierry Fischer. Lui-même a connu un tel choc lorsqu'il étudiait la flûte au Conservatoire de Genève. «J'ai été ébloui par sa *Ballade pour flûte*. La simplicité de cette ligne musicale, ce phrasé m'ont obsédé toute ma vie. Ensuite j'ai découvert l'homme derrière le compositeur. Son humanisme, son humilité. Il ne s'est jamais mis en avant, toujours soucieux de donner la priorité à son message.»

Frank Martin a développé une écriture originale, à la fois rigoureuse (protestante pour certains) et marquée par le désir d'élévation spirituelle. Mais organique aussi, avec des éclats telluriques, des raf-

finements d'orchestration inspirés par les révolutions musicales de son siècle, celles de Stravinsky, de Debussy, plus tard des dodécaphonistes. Les trente dernières années de sa vie, il les passa aux Pays-Bas, déçu par l'accueil mitigé qu'il recevait à Genève. C'est près d'Amsterdam qu'il s'est éteint. Et c'est dans sa maison qu'a surgi, bien plus tard, un trésor: *Die blaue Blume*.

### «Ballet nocturne d'été en plein air»

C'est à la mort de sa veuve, il y a quatre ans, que sa famille a mis la main sur cette partition que Frank Martin avait composée en 1936 pour un concours lancé par l'Opéra de Zurich. Il s'agissait d'écrire une musique de ballet. Mais le travail de Frank Martin fut jugé trop complexe, le ballet ne vit pas le jour et le compositeur rangea son manuscrit dans un tiroir.

A son décès, sa veuve transforma son bureau en musée et n'y toucha rien. C'est donc lorsque ses héritiers vidèrent la maison qu'ils mirent la main sur la partition dont on savait l'existence mais qu'on croyait perdue. Etant donné l'intérêt de Thierry Fischer pour le compositeur et son projet d'Odyssée, c'est à lui que l'objet fut remis en vue d'une création. Mais il fallait une orchestration. Et il fallait une chorégraphie: d'une durée d'une heure trente, cette œuvre ne tiendrait pas sans le spectacle auquel elle était destinée.

Thierry Fischer a donc confié l'instrumentation au compositeur genevois Nicolas Bolens, en lui donnant carte blanche pour utiliser un instrumentarium de son choix. Et il a attiré une star de la danse contemporaine, Mourad Merzouki, pour la chorégraphe, quand bien même les danseurs de sa compagnie Käfig évoluent en général sur des rythmes binaires bien éloignés de la complexité de l'écriture du Genevois. C'est donc un étonnant mixage d'époques et d'esprits qui aura présidé à la création mondiale de cette «Fleur bleue», samedi au Bâtiment des Forces Motrices de Genève. L'orchestre est disposé au centre de la scène, sur des podiums étagés entre lesquels se faufile un catwalk où les danseurs évoluent, entre les musiciens ou à l'avant-scène. Au fond, un cyclorama projette des ciels

nuageux, aux couleurs changeantes.

*Die blaue Blume* se voulait un «ballet nocturne d'été en plein air», inspiré par un livret assez vaseux où s'ébrouent des gitans, des fantômes d'hommes en noir et des elfes... On n'est pas si loin, alors, des ballets de Stravinsky ou de Prokofiev, qui avaient enfiévré les Années folles. Et quelque chose de cet esprit irrigue la partition de Frank Martin, avec une alternance de séquences oniriques et rythmées. Pour le ballet, Merzouki a conservé quelques éléments narratifs, avec sa dizaine de danseurs en costumes de gitans et «l'homme de la ville» en costume noir prenant feu pour une Tzigane, après avoir été maltraité, allégorie de l'exclu sauvé par la compassion et l'amour. Mais il y convoque toutes les figures du hip-hop, breaks, coupes, swipes, descentes, qui éclaboussent la partition de furies virtuoses. Greffe visuelle à laquelle répond le travail de Nicolas Bolens, qui actualise la partition par une orchestration contemporaine aux timbres plus différenciés, aux textures plus spectrales que dans l'orchestre traditionnel de Frank Martin, enrichi d'un vaste ensemble de percussions, d'un accordéon, d'un saxophone...

Sans doute la partition est-elle trop longue, l'argument trop filandreur pour ne pas faire naître un sentiment de répétition. Mais cet épuisement ne retire rien à l'éclat de ce spectacle de belle allure et à l'ambition musicale de la partition. On regrette bien sûr qu'un tel travail, où auront également pris part les élèves de danse du Conservatoire populaire de Genève et de nombreux solistes (dont le magnifique violoniste Pierre Fouchennet), ne soit représenté qu'une fois. Mais il n'est pas exclu qu'il voyage à Lyon, Paris ou Amsterdam. L'Odyssée aurait alors pleinement atteint son but: faire rayonner l'œuvre de Frank Martin et «l'esprit de Genève» que lui attribue à raison Thierry Fischer, son missionnaire déraisonnable. ■

Prochaine grande étape: le «Requiem» qui sera donné à la cathédrale de Genève pour le jour anniversaire de la mort du compositeur, le 21 novembre.